

Premier volume

NOVEMBRE 1891

Dixième livraison

LE GLANEUR

BOITE POSTALE 55

LEVIS, P. Q.

SOMMAIRE

La littérature et la critique.. DENIS RUTHBAN
Fille des champs MARIE LOUISE
Caprices et fantaisies. ... J. G. BOISSONNEAULT
Dernier adieu..... JOSEPH GAGNON
Le diner offert et accepté..... G. A. MARSAN

LE GLANEUR

—o—

La première année d'une publication périodique est toujours une année critique. Dans deux mois maintenant le *Glaneur* aura terminé sa première année d'existence. Nous avons raison de croire que son succès augmentera pendant sa deuxième année de publication.

A tous ceux qui ont bien voulu nous prêter leur collaboration nous disons merci. Les appréciations flatteuses que la presse quotidienne fait du *Glaneur* prouvent que leurs travaux sont goûtés. Le deuxième volume du *Glaneur* sera supérieur, si possible, au premier.

Sous le titre général *Difficultés* nous commençons aujourd'hui la publication de charades, problèmes, devinettes, etc., etc. Nous publierons les noms des personnes qui nous enverront les solutions de ces différentes difficultés.

Le *Glaneur* n'ayant pas paru pendant les mois de juillet, août et septembre, les abonnés de la première année ont droit de le recevoir jusqu'en février prochain pour \$1.00. Qu'on se le dise.

Le *Glaneur* paraît tous les mois. Le prix de l'abonnement n'est que de \$1.00 par année.

Toute personne désirant s'abonner au *Glaneur* n'a qu'à nous écrire une carte-poste; nous lui enverrons un numéro spécimen gratuitement.

Pour tout ce qui concerne la rédaction ou l'administration s'adresser à Pierre Georges Roy, boîte postale 55, Lévis.

Elixir Résineux Pectoral

—000—

Voulez-vous ne plus tousser ? Faites usage de l'ELIXIR RESINEUX PECTORAL, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la gorge et des poumons.

De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués, attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation.

A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant :

Montréal, 27 mars 1889.

“Après avoir pris connaissance de la composition de l'*Elixir Résineux Pectoral*, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.

N. FAFARD, M. D.

Professeur de chimie à l'Université Laval.

En vente partout—25 centins la bouteille
L. ROBITAILLE, Propriétaire.

JOLIETTE, P. Q., Canada.

LA LITTÉRATURE CANADIENNE ET LA CRITIQUE

(POUR LE *Glaneur*)

Le Canada Français, a-t-on dit, n'aura jamais de littérature originale : on ne crée pas deux littératures distinctes dans une même langue. Mais les lettres canadiennes ne pourraient-elles pas prendre rang parmi les lettres françaises ? Sans doute, quelques-uns de nos écrivains se sont fait connaître un peu dans la mère patrie ; mais notre littérature canadienne ne paraît point aux livres de compte de la littérature française. Je ne parle pas ici d'exceptions, qui nous font honneur, mais bien de l'ensemble des productions littéraires du Canada. Cet ensemble est relégué au dernier plan de tout ce qu'écrivent les plumes françaises. Car il nous est arrivé un accident, peut-être irrémédiable, à coup sûr inévitable.

Le génie possède tout d'abord et par intuition les principes de l'art. Mais une littérature ne se compose pas de génies ; le talent est l'élément habituel dont elle se nourrit. Le génie a le coup d'aile qui la transporte soudain à des hauteurs inconnues ; le talent a la marche lente et sûre qui la fait monter par degrés.

Le talent n'a l'intuition de rien ; il a la puissance de l'induction. Il naît sans science, sans goût, sans art ; il a la capacité d'en apprendre les

secrets, et peut-être en porte-t-il inconsciemment en lui les germes mystérieux. Il lui faut donc l'étude. C'est pourquoi l'organisation littéraire d'une société demande le travail insensible du temps et l'enseignement graduel de l'art de penser et de l'art de dire.

Or, lorsque le réveil littéraire se fit sentir au Canada, il se faisait déjà tard ; nos rapports avec la France nous firent connaître trop tôt les produits contemporains du romantisme ; notre littérature prit cette nourriture légère et enivrante ; saisis par le tourbillon, nous obéissons au mouvement, sans pouvoir le suivre ni y résister. Et nous n'avons pas la force de résister à l'entraînement par la même raison qui fait que nous ne pouvons suivre ceux qui nous entraînent : la littérature canadienne n'a pas de base ; encore au berceau, elle est tombée en plein romantisme, et jamais l'étude du dix-neuvième siècle ne sera le fondement d'une organisation littéraire ; il nous fallait asseoir des assises très solides, et nous avons étudié l'art d'élever dans les airs des flèches très élancées. La littérature canadienne française est *venue trop jeune dans un monde trop vieux*.

Je l'ai dit, certains de nos écrivains n'ont pas subi cette influence trop avancée pour nous ; ils ont suppléé, par le travail et par la réflexion, à l'expérience qui nous fait défaut. Mais la légèreté

de nos commencements n'en est pas moins le mal qui ronge notre littérature et la conduira à sa ruine, s'il n'y est porté remède sûr et prompt; la littérature canadienne mourra, ayant à peine vécu, faute de nourriture substantielle, exténuée de suivre en sa course trop rapide sa sœur aînée, dont la taille n'est pourtant pas très grande aujourd'hui mais qui se trouve sur les épaules d'une littérature géante, épuisée par ses vains efforts pour imiter, sur le sol où elle a peine à se trainer, les bonds que l'autre exécute là-haut.

Les jeunes, qui depuis quelque temps écrivent beaucoup, suivent, comme les anciens, ce mouvement fatal. Ils représentent la littérature de l'avenir; s'il y a un remède, c'est donc là qu'il faut l'appliquer.

Or, il y a un remède: c'est l'étude de la philosophie, la réflexion profonde sur les principes du beau, du bon et du vrai, la lecture des œuvres sérieuses, grandes et pures, l'application aux secrets des langues anciennes et de la langue du dix-septième siècle, le travail exempt d'imitation moderne.

Et quel est l'instrument propre à introduire ce remède au sein de la littérature? La critique. Si elle ne réussissait pas à donner une vie longue et glorieuse aux lettres canadiennes, une critique juste ne saurait en tout cas manquer d'en prolonger l'existence et d'en améliorer l'état.

Mais nous n'avons pas de critique. Chose effrayante pour qui va parler chez nous, le vers et la prose y péchent impunément. Il ne s'agit pas ici de la petite et mesquine critique des Zoïles ; celle-là n'a eu que trop d'interprètes parmi nous. Je parle de la grande et saine critique ; c'est à peine si quelques Aristarques ont quelquefois tenté de dire la vérité sur quelques hommes et sur quelques ouvrages ; puis, entraînés à d'autres occupations, ils n'ont pu ni continuer ni maintenir cette œuvre. Encore n'avaient-ils point toutes les qualités essentielles à la grande critique. Le plus complet d'entre eux, et le moins écouté, a été M. Tardivel, de la *Vérité* ; il a mis certains livres à leur place.

Lorsque le *Glanneur* parut, plusieurs nous félicitèrent, M. Tardivel nous critiqua ; il ne nous encouragea pas, c'est vrai, mais il nous corrigea ; je pense qu'en cette circonstance nous eûmes ce que nous méritions ; cette critique ne nous fut point inutile : je sais une cheminée qui fit alors une joyeuse flamme de beaucoup de méchants vers. Nous ne pouvons nous attendre à la fréquence d'une pareille correction, de la part de gens que nos efforts n'intéressent guère

Mais pourquoi, au lieu de dire à chacun de nous les défauts de sa plume, Jean Rit et Jean Pleure ont-ils employé leur esprit d'observation à esquisser de rapides et comiques portraits ?

Jean Rit a crayonné les jeunes de Montréal sans oublier M. Massicotte ; Jean Pleure a voulu l'imiter, à Québec, et dire nos mauvais caractères ; il n'a écrit qu'un seul portrait ayant sans doute considéré, après ce début, qu'il était mieux pour lui de se livrer entièrement à son art, le premier de tous les arts, l'architecture, que de perdre ainsi son temps ; je le félicite de ce bon mouvement, mais il me fait peine de voir sa malheureuse victime seule à l'entrée de la longue et déserte galerie ouverte au public du *Monde Illustré*, et je regrette que Jean Pleure n'aie pas suivi l'exemple hardi de Jean Rit et débuté par M. René Lemay. D'ailleurs tout cela n'est que badinage et ne porte aucun fruit.

Espérons que, mettant les anciens dans leur vrai jour et éclairant les jeunes dans la bonne voie, le soleil de la critique se levera un jour sur notre littérature.

Il serait grand temps que les œuvres canadiennes fussent pesées dans une balance très juste et leurs poids publiés par une voix très ferme. Il y aurait des surprises ; des renommées, élevées sur un faux prestige, crouleraient ; de nouveaux noms s'inscriraient sur la liste de nos meilleurs écrivains.

Qu'est-ce donc qu'un critique, et quels sont ses devoirs ? Et si quelqu'un sent là sa mission, qu'il se lève et qu'il parle.

La critique littéraire est l'art de juger les œuvres de l'esprit humain. Le critique est un juge.

L'homme qui veut juger doit savoir ; la science est la base de la critique. Le critique peut n'être pas lui-même un génie, ni un grand écrivain ; mais il doit comprendre le génie et le grand écrivain. Et en cela sa gloire est grande : "comprendre, c'est égaler." Sa mission est de réfuter les erreurs, de repousser les laideurs, de châtier les méchancetés : la science du vrai, du beau et du bon, lui est donc nécessaire. Ses jugements portent sur les œuvres de l'homme : la connaissance du cœur et de l'esprit humains est donc essentielle à l'exercice de sa profession. Devant son tribunal passent les écrivains : les secrets de la langue, de l'art de penser et de l'art de dire, lui doivent donc être connus. Il est appelé à décrire les révolutions de la pensée et du style, à étudier les caractères individuels, à tirer de ses observations des enseignements pratiques ; il doit donc avoir le coup d'œil large et profond qui embrasse et pénètre, le regard analytique qui distingue et examine le détail, le raisonnement qui remonte à la cause, dissèque l'effet et indique le remède, s'il y a lieu. Et voilà que la science du critique embrasse la grammaire, les belles lettres et la philosophie.

Mais la science ne suffit pas. Il faut encore :

le respect du beau, du bon et du vrai, le respect des traditions, de l'autorité et de la liberté, le respect de la langue, et le respect du bon sens ; le discernement de ce qu'il faut dire et de ce qu'il faut taire, des endroits où la parole doit convaincre et de ceux où elle doit persuader, des routes où l'enthousiasme s'égare et des régions où la raison le guide ;—la pénétration clairvoyante du mouvement de la pensée, de l'ordre de cette marche à travers les idées, de la proportion qu'a l'allure de l'esprit dans ses haltes, ses lenteurs, ses retraites, ses ruses, ses élans, ses attaques, ses impétuosités, ses courses et ses bonds... En un mot, il faut du goût. Le goût est le parachèvement de la science.

Le grand critique a non-seulement la science et le respect, mais aussi l'amour du beau, du bon et du vrai ; de cet amour, naît, ardent et intime comme une passion, le désir de la justice. La justice de la critique consiste à traiter chaque littérature, chaque époque, chaque système, chaque genre, chaque auteur, chaque ouvrage, chaque phrase et chaque mot, selon leur droit. La critique ne fait donc pas que condamner ; elle sait aussi admirer. Non contente d'abattre et de rejeter dans l'ombre une renommée sans fondement, elle proclame et met en lumière le talent injustement méconnu ; elle va sans broncher contre certains courants d'idées, comme elle en

encourage avec fermeté certains autres. Elle condamne ou admire, sans souci des influences, des haines, des amitiés.....

Le critique ne doit voir ni ses amis, ni ses ennemis : il n'a devant lui que ses frères. Il lui faut un grand courage, il lui faut une grande charité. Seuls, le courage et la charité rendront son œuvre féconde ; sa justice, sans courage, serait une inutile flatterie ; sans charité, un stérile dénigrement. Un jugement sûr et fin dirigera sa charité et son courage. Le critique mesurera ses coups avant de frapper et prévoira l'effet de sa louange avant de la décerner : un bon conseil corrigera celui-ci ; l'éloge énorgueillira et stérilisera celui-là ; rien qu'une indignation véhémement pourra faire taire cet autre ; une légère piqure de satire réduira cette enflure à de justes proportions, arrêtera le cours de cette diffusion, relèvera cette trivialité ; un peu de raillerie mettra fin au débordement de ces vers amphigouriques ; un mot d'ami consolera ce malheureux que le public dédaigne..... Et le reste.

Science, goût, justice, charité, courage et tact, ce sont les éléments de la saine critique.

Voilà une grande mission ; elle est pourtant très ingrate. L'intérêt personnel n'y recueille rien. Le critique distribue les couronnes, mais il n'y en a pas pour lui. Il dirige les écrivains de son temps et prépare la littérature de

l'avenir, mais l'avenir n'en saura rien. Il annonce à la postérité les noms de ceux qui vont passer chez elle, mais la postérité ne connaîtra pas le sien. Il ne gagne que l'inimitié de plusieurs, l'ingratitude d'un grand nombre, et l'oubli des autres.

J'ai essayé de dire le devoir du critique. Or, l'esclavage des intérêts matériels a remplacé chez nous la religion du devoir ; voilà la blessure découverte ; chacun peut mettre ici le doigt sur la plaie et comprendre pourquoi nous n'avons pas de critique au Canada.

DENIS RUTHBAN

FILLE DES CHAMPS

(Pour le *Glaneur*)

Je me lève matin
Et près de ma chaumière,
Dans mon petit jardin
Je fais une prière.
Le soleil qui paraît
A ma belle Madone
De ses rayons refait
Et dore une couronne.
D'un bouquet de mes fleurs
Je fais aussi l'offrande,
Avant qu'à mes labeurs
Joyeuse je me rende ;
Car j'aime bien ces champs
Pour lesquels je suis née ;
Où depuis si longtemps
Je passe ma journée ;
Où le doux rossignol
Chante ses mélodies ;

Le papillon au vol
Tend ses ailes fleuries.
Quand revient la saison,
J'espère et je commence
A confier au sillon
Encore une semence.
Bientôt je vois grandir
Sa tige verte et tendre;
Bientôt je vois mûrir
L'épi qu'il faut attendre.
Qu'alors les champs sont beaux !
Le vent qui les caresse
De leurs épais manteaux
Etale la richesse.
Mes souhaits sont comblés,
Au bon Dieu je rends grâce
En moissonnant les blés.
Ma vie ainsi se passe,
Dans sa limpidité
A ce ruisseau semblable,
Dans sa tranquillité
C'est la joie ineffable....
Aux jours froids des hivers
La terre sous son voile
Perd ses charmes divers;
Moi, je tisse la toile
Qui fait mes vêtements
Et le soir je partage
Tous les amusements
Des filles de mon âge.
Au pauvre que la faim
Conduit jusqu'à ma porte
Je fais part de mon pain;
Au malade je porte
Ce que j'ai de meilleur;
Et leur âme pieuse
Prie alors le Seigneur
Que je sois bien heureuse.

MARIE-LOUISE

CAPRICES ET FANTAISIES

(Pour le *Glaneur*)

Enfin je suis décidé : je jette aux orties mes livres et mes cahiers d'étudiant. Adieu, temple de Thémis, avec tes interminables chicanes ! Adieu, sombres salles de l'Université, vos murs ennuyeux ne résonneront plus du bruit de mes pas rêveurs ! Vous ne me verrez plus grelottant sur vos sièges rustiques. Adieu, vous aussi, aimables compagnons de mes heures de cours ; je ne puis pourtant briser avec vous, sans laisser mon cœur vous formuler un vœu sincère : puissent vos intelligences se dilater sous l'action bienfaisante de la lumière que fera jaillir l'étude de vos livres de droit !.....

Pour moi je veux occuper plus d'espace sur la machine ronde. L'obscurité d'un bureau d'avocat fatigue mon existence. Je me sens trop à l'étroit dans ce Montréal égoïste, et je suis désespéré.... oui désespéré de toujours végéter dans l'oubli. Vers moi se penche la voix alléchante de la renommée qui me convie aux banquets des grands hommes. Bientôt je serai connu, respecté, honoré, et les journaux, popularisant mon nom, augmenteront ma célébrité comme poète.

En effet, je veux être poète. Le dieu du Permesse me darde un regard plein de promesses. Un courant de poésie vient de sillonner mon être, tandis qu'une inspiration réelle, pathétique en-

flamme mes esprits : je veux chanter en des flots d'harmonie les innombrables beautés rayonnant autour de moi. Le sentiment du beau, de l'idéal éveille dans mon sein un feu qui le consume, et l'autel de mon cœur brille des saintes ardeurs.. .

La nature si ravissante, si radieuse, dans ses nouvelles transformations printanières, augmente mon émotion, me ravit des contemplations de la terre, pour m'entr'ouvrir les splendeurs des célestes beautés. C'est à toi, o Roi des rois, auguste Maître de l'univers, que je consacrerai les prémices de mes chants : plein de ton éclat ils auront sur les esprits et les cœurs, une puissance de séduction extraordinaire. Soupirs éperdus, voix d'ange, chant de houri, rien n'égalera les douces modulations de mon luth. Les brises parfumées de la bruyère, sifflant leurs hymnes au réveil d'un beau jour n'auront ni la grâce ni la suavité de mes vers inspirés.

Jamais la lyre humaine n'aura fait entendre un cri plus élevé, plus sublime ! Jamais mélodie plus palpitante de tendresse et d'amour n'aura été composée pour les délices des humains.

Enhardi par ce premier succès, je jetterais à l'admiration des peuple, tout ce qu'il y a de grand, d'admirable dans les vertus ; ces révélations subites seront capables de donner aux volontés rétives un nouvel essor vers la perfection. Portées sur le souffle vivifiant de la poésie, elles brilleront d'une clarté éblouissante et tendre tout à la

fois. Je te chanterais aussi, ô soleil, assis dans un océan de lumière dont tu es la source, principe de vie, régulateur des corps aériens. Et toi, Phébé, reine des nuits, berceuse des amours, lampe des amants : et toi, tiède saison, fille de l'aurore, à l'haleine embaumée, plus pure que le baiser d'une vierge. Je vous chanterais encore, héros glorieux, qui passez sur la terre en semant le bien dans des stances que la postérité la plus lointaine répèterait avec un vif enthousiasme.

Alors mon nom prenant les ailes de l'aurore, irait surprendre l'hommage des mortels apathiques. Mon front ploierait sous les couronnes de lauriers, tressées par les mains de la reconnaissance populaire. Les nations fascinées par mes accents s'attelleraient à mon char de victoire, tandis que des monuments superbes s'élèveraient pour éterniser ma mémoire. Oh ! quelle marche ascensionnelle ! !

• Mais voilà qu'un obstacle redoutable m'arrache la lyre des mains.—C'est que : pour être poète, il faut être amant passionné du beau ; et le beau n'est aimé que dans la connaissance du vrai. Donc avant d'être un véritable poète, il faut être philosophe : avant de chanter il faut penser juste. Seule la philosophie peut m'enseigner à trouver la vérité, mère de la beauté. A quoi bon, ces mots sonores, s'ils ne sont le vêtement d'une idée profonde ? Oui, à un poète, il

faut l'inspiration, cette étincelle de feu céleste qui l'élève au-dessus des autres hommes. Et qu'est-ce que l'inspiration ? si ce n'est " l'exaltation d'une haute intelligence." Mais pour avoir une haute intelligence, il faut qu'elle soit ornée de connaissances ? Peut-on spiritualiser le monde physique, matérialiser le monde moral, idéaliser le monde réel, si les données de la philosophie ne viennent arracher notre esprit des ténèbres de l'ignorance ?

Puisqu'il en est ainsi, je me désiste de mes prétentions, car je ne ferai, comme bien d'autres, qu'un misérable poëtereau.—J'aime mieux être philosophe. Je veux déchirer le voile des obscurités nombreuses qui pèse sur les yeux de ma raison, afin de les ouvrir à la lumière. Le jour est préférable à la nuit. Je veux éloigner les horizons de ma pensée, et soulever l'énigme profond qui enveloppe Dieu, la nature et mon être. Oui ! je veux entrevoir les secrets merveilleux du monde surnaturel et du monde naturel.—D'abord le premier principe de la vie et du mouvement sera le but de mes infatigables perquisitions. Déjà ma raison sent en elle-même un principe supérieur qui demande quelque chose de plus élevée que la matière. Elle veut des assises plus solides que le contingent, le muable, le singulier pour appuyer l'édifice de la science ; elle cherche l'universel, l'immutable. Alors tout lui proclame que Dieu seul est éternel, nécessaire. De

cette vérité transcendente, j'avance en déduisant d'autres vérités, et colonne par colonne j'élève un temple à la sagesse.

D'un coup, je renverse le positivisme, le matérialisme, le scepticisme, erreurs grossières, personnifiées par ces associations secrètes et néfastes, et tendant à la dégradation de l'homme. Après cette première restauration des idées, j'étudierai l'âme dans son unité, sa simplicité et son éternité, le monde, dans tout ce qu'il renferme de beau, de juste, de divin dans sa création, son mouvement perpétuel et son étonnante conservation. Fort de ces lumières, je me poserais comme le dernier mot de tout. Aux tâtonnements que l'on met dans la recherche du vrai, je ferais succéder la précieuse méthode. Toute la force des vérités spéculatives, serait continuée, maintenue dans les vérités pratiques, et les hérésies seraient poursuivies sans trêve ni relâche, jusqu'à leur entier bannissement, leur complète extinction dans le domaine des consciences. Les méfaits et les crimes, ces terribles enfants de l'erreur, ne viendraient plus souiller la dignité de la grande famille humaine, régénérée sous l'influence précieuse de la vérité, connue et respectée. Les problèmes qui jusqu'ici paraissaient insondables, et retenaient dans l'indifférence ces soi-disants savants rationalistes trouveraient une explication satisfaisante. Tous les jours, je remplirais les capacités de mon âme de nouvelles lumières. Graduellement je

m'élèverais audessus de la sphère ordinaire. Je me placerais dans une région plus élevée, m'approchant de Dieu, abîme inépuisable de trésors, et servant comme de principe réflecteur pour diffuser le jour à travers les nuages épais du mensonge et de la supercherie... ..

Alors mon nom serait comme un talisman dans tout l'univers : mes paroles seraient reçues comme des oracles. Je serais arbitre et juge, dans toutes les grandes questions philosophiques, théologiques et scientifiques. Tous les amants de la sagesse me feraient un trône de leur amour, de leur vénération ; et monarque puissant je regnerais dans le royaume des intelligences.

Tandis que de toutes mes forces je sonde les profondeurs de la philosophie, et que je les contraints à me communiquer des choses d'une beauté infinie, tandis que j'épouse la vérité, et que des concerts de louanges célèbrent cette délectable union, voici qu'un long cri de détresse, échappé avec effort de la poitrine du genre humain, retentit dans l'espace, triste comme un glas funèbre.—C'est la voix de l'humanité tombant de fatigue et d'épuisement dans sa lutte contre les obstacles d'une nature rebelle. Sa condition matérielle demande à être améliorée par la révélation de nouveaux secrets de bonheur et d'aisance : les bornes de la jouissance sont trop resserrées. Les sociétés assises sur un état de choses vieilles

et croulantes, tournent leur regard suppliant vers le génie, le conjurent de ravir à la création tous les biens innombrables qui dorment incompris et ignorés dans son sein, et dont la possession imprimerait un nouvel élan à la prospérité. Il faut plier aux freins de la volonté les éléments indomptés, les faire servir au développement et au perfectionnement de toutes nos industries, ces remèdes si efficaces pour attiser la fièvre d'activité et faire circuler jusque dans les artères les plus reculées d'un peuple des habitudes de travail et d'économie. Enfin, il faut un physicien et un chimiste, eux seuls pourront apaiser cette effervescence des esprits à la poursuite des nouveaux raffinements de confort et de bien-être matériel, et donner un regain de vie aux sciences sérieuses, fécondes.

Devant ce spectacle, je ne peux tenir. Que d'autres âmes d'élite se fassent les défenseurs des saines doctrines philosophiques, moi je veux être ce physicien, ce chimiste. La matière recelle tant de forces occultes dans ses entrailles ! mes congénères ont tant besoin de nouveaux moyens pour exister et pour couvrir une marche facile sur les rocaillieux sentiers du temps à l'éternité ! Leur accès aux délassements de la vie dépend de mon dévouement à pénétrer tous les trésors de la nature et les mettre à la portée de leur utilité. Non ! non ! la science n'a pas dit son dernier mot. Elle n'est pas morte dans la voie de

ses infatigables recherches : son pouls bat encore. Aux phénomènes de la vapeur enchainée, et réduite à la docilité, aux prodiges de l'électricité comme pouvoir moteur, et source de lumière, je veux et prétends enrichir les annales de nouvelles découvertes. Je veux à mon tour sonder l'étonnement populaire, par l'enfantement d'une série de merveilles. Je veux que le téléphone, le télégraphe, coups de génie qui ont valu à notre siècle le titre élogieux de " siècle de progrès " ne soient plus regardés comme le point le plus élevé que peut atteindre l'esprit dans le remaniement de la matière. Par la combinaison ingénieuse des agents naturels, par l'enchaînement des principes connus, grâce aux lumières acquises et aux expériences réussies, je forcerai les corps passifs à nous prêter leur puissance endormie ; car, il doit exister un fluide plus subtil que l'électricité, capable de produire des effets de lumière et de résistance encore plus étonnants. La vapeur dans son emploi quotidien, n'a pas atteint l'apogée de la perfection ; le champ est vaste aux intrépides chercheurs. Le monde est tenue en éveil dans l'attente de quelques résultats heureux.

Mon œil voit tout ; on se plaint que le passage des océans est ennuyant, périlleux. Eh bien ! je perfectionnerai d'autres moyens de communication, plus faciles et moins coûteux. C'est l'aile des vents qui désormais nous transportera d'un

continent à l'autre. Assis dans un ballon superbe, balancé à la jolie hauteur de trois mille pieds dans les airs, loin des gouffres mugissants de l'empire de Neptune, à l'abri des terribles coalitions, quelle jouissance, que de chemin à travers l'espace. Adieu, hideux mal de mer ! Adieu naufrages, sources de souffrances et de deuil !

Pasteur par un vaccin a tué la rage ; la lymphe de Kock va tenter d'éteindre la phtisie, moi j'inventerai un élixir si merveilleux que je dessécherais le bras de la mort. Oui ! cette infâme faucheuse ralentira son arme meurtrière, ou la science ne sera qu'un vain mot. Toutes les vertus intimes des êtres créés dissimulées par la main divine à nos faibles regards, seront mises à contribution pour le soulagement des mortels. Déjà la médecine vient s'aider de mes lumières, et la chirurgie puise dans mes connaissances. Tout se transforme, tout change sous l'étreinte et la pression de mon génie, tous les jours de nouvelles conquêtes sont assurées. Et le monde étonné de cette action humanitaire, inattendue, s'écrie saisi d'un saint respect : "vive le physicien-chimiste !"

Mais, toujours cloué à un travail dur, aride, assommant, toujours luttant contre des obstacles redoutables je sens les ressorts de mon intelligence se détendre et s'user. Ma vie n'est qu'une longue souffrance, presque une agonie aux plaisirs variées. Ma pensée s'émousse et mon ardeur s'évanouit. La gloire que j'attendais recueillir dans cette carrière

est si tardive, mes efforts sont si méconnus, le sentiment de la reconnaissance est si petit de nos jours que je ne veux plus être un martyr de la science. Que d'autres ambitionnent l'honneur de voir inscrire leur nom dans les pages d'un martyrologe, moi je n'en veux pas !

Je veux être un homme d'épée ; c'est ma vocation. La voix du canon m'électrise. L'odeur de la poudre porte à mes sens une ardeur farouche qui me pousse vers la mêlée. L'harmonie grandiose de la fusillade fait taire le dernier sentiment de crainte que loge mon cœur. Le commandement martial des capitaines, les pas cadencés des soldats, mettent le couronnement à mon exaltation, portent aux paroxysme mon envie de voir la mort en face

J'aime l'horrible grondement des engins de guerre, bondissant sur leur affut, en crachant les noires mitrilles. J'aime à contempler le carnage des combats. L'âcre senteur du sang m'énivre en me mettant la force au bras. Les lamentations du soldat se débattant dans les spasmes de l'agonie, les plaintes des chevaux mutilés par le boulet meurtrier, le grincement des ambulanciers, transportant des montagnes de cadavre, tout cela est pour moi un concert qui me plaît, me réjouit.

Déjà mes prouesses m'ont valu le commandement. Mon orgueil grandit, ma vanité se flatte, quand je vois des milliers d'hommes, rangés,

enchainés sous mes ordres. C'est moi qui porte leur destinée dans ma main. Comme Neptune, armé d'un trident, je régis ces flots humains. C'est sur moi que se concentrent toutes les espérances : c'est moi qui suis l'appui des trônes, l'espoir des empires, le pacificateur des sociétés. Je n'ai qu'à dire un mot, et mes soldats ouvrent l'abîme du chaos sous les pieds de tout un continent. D'une main je porte la guerre, de l'autre, l'olivier de la paix.—Gare ! à qui choisit. Que je suis heureux !

Déjà je me sens muri pour le pouvoir. Les ordres d'un plus petit que moi pèsent à ma suffisance. Un tel est roi ou empereur, mais à titre d'héritier ; moi, je serai roi ou empereur par la seule ressource de mon intelligence. Je suis l'armée ; je suis la force ; je ne veux plus obéir. D'un revers d'épée, je balaye toute une dynastie. Que maintenant sur mon front coule l'huile royale, et que le sceptre tombe dans ma main ! Que devant moi les potentats s'humilient ! Qu'au chant de mes canons ils apprennent mon élévation au pouvoir, et reconnaissent la noblesse de ma lignée.—Alors, assis sur le trône d'un solide empire, je ne connais plus de maître que le Dieu des batailles. Je suis l'arbitre de l'univers, l'univers me regarde ; mes pas sont comptés. Des arcs-de-triomphe s'élancent vers le ciel, pour redire jusqu'aux générations les plus reculées, ce que furent mon courage et ma valeur et procla-

mer ma supériorité incontestable dans la liste des héros, guerriers, conquérants. Et mes sujets, tenus sur la réserve d'une crainte salutaire, auraient pour moi un amour voisin de l'idolâtrie. Tous diraient que l'épée quoique fille de la nécessité est un solide appui aux grandeurs, et bien que entachée de sang, elle trouve des amants passionnés.

Ah ! mon Dieu ! par quel carnage, quelle tuerie il m'a fallu passer, pour satisfaire un brin d'ambition ! Toujours des guerres, des guerres toujours. Le monde est saigné à blanc. Mon pouvoir oscille sur des monceaux de chairs humaines. Déjà des remords affreux secouent ma conscience. Non, non, mille fois non, je ne veux plus être homme d'épée. Mieux vaut passer sur la terre en creusant moins profond le sillon du malheur. Mieux vaut consolider les peuples, que de les soulever pour les lancer, tête baissée, dans l'ornière du militarisme. Seule la politique peut opérer un travail d'édification.

Donc, je veux faire un homme d'état ; c'est là que me portent mes aptitudes. L'enthousiasme du forum porte un cachet plus nouveau de satisfaction personnelle. Mon cœur bondit d'allégresse quand des applaudissements anticipés, couvrent ma parole, toute brûlante du feu divin de l'éloquence. Quel spectacle que de me voir, conduisant les emportements de la mer populaire, les dominant, les maîtrisant à ma volonté. Ma

voix, roulant dans l'espace, déverse comme un nectar mystérieux qui enivre les auditeurs. Et il n'y a pas de contentement plus intime pour moi, que de convaincre les autres à embrasser mes opinions, à vénérer mes systèmes.

A la tribune, " ce champ de bataille des intelligences," je me fais le champion des droits du citoyen, le promoteur des aspirations nationales. Je défends les autels de la justice, de l'honneur, de la moralité. Le relèvement des sociétés par le levier de l'enseignement religieux, est le premier article de mon programme, et je m'emploie à brider l'orgueil fanatique du césarisme, à conjurer les fantômes terrorisant du militarisme brutal.

Bientôt je deviens célèbre ; les portes du parlement s'ouvrent pour me recevoir Déjà un titre d'honorable jette un nouvel éclat sur mon mérite.

Ma pensée, sur l'aile de la " presse," voltige à travers les différentes couches sociales, en semant l'ordre et la paix. Solidement intronisé sur le roc de l'autorité, étant devenu premier-ministre, je tourne toutes les ardeurs de mes convictions vers la restauration du bonheur social. Les lois, ces guides humains, sont calquées sur les données de la justice. Au commerce périssant, j'ouvre de nouvelles voies d'activité. J'assure une époque de richesses, à l'industrie agonisant, tandis que l'agriculture grâce à mes soins, renaît de son état d'assoupissement, se dépouille de ses

langueurs, et fait fleurir l'abondance

La société toute entière, régénérée sous la réaction puissante des remèdes salutaires que ma clairvoyance a découvert dans ses visions de l'avenir, me prodigue fête et banquet. La musique et l'éloquence se donnent la main pour chanter mes louanges. C'est alors que je me vois flatté, cajolé, félicité par la cohorte à rangs compactes d'admirateurs intéressés, toujours prêts à prodiguer des flatteries pour recevoir des faveurs. Et moi, suffoqué par ces flots d'encens qui montent en épais tourbillons à ma figure, je me sens grandir dans l'estime public ; et les bornes de mon amour-propre s'élargissent outre mesure. J'oublie pour un moment que cet échafaudage de gloire a pour fondement l'inconstance populaire, et je ne crois rien de plus sublime que la vocation d'un politicien. D'étapes en étapes, j'ai atteint le sommet des grandeurs. Mais tous les jours, le flot démolisseur des événements me fait suer sang et eau ; n'importe, je domine, je commande : vive la politique !!

Hélas ! trois fois hélas ! que je suis donc harassé ! Je ne rencontre partout que tribulation..... Pourquoi ces envirements de succès, cette fièvre et ces chimères d'élévation ? Pourquoi assumer sur mes épaules des responsabilités si terribles ? L'homme n'est-il pas sur la terre qu'un voyageur attardé ? Sa trop courte vie ne lui dit-elle pas assez de se hâter à jouir des bienfaits de l'exis-

tence? Ah ! bien malheureux, je vous l'assure, sont ceux appelés par la Providence à embrasser ces différentes carrières que je viens de parcourir. Quand on les voit de loin, on leur présume une vie dont la trame est tissée d'or et d'argent. Mais pénétrons dans leur vie intime, nous les verrons ces hommes, malheureux, souffrants, inquiets, déçus. La jalousie, la cupidité des méchants, travaillent et lacèrent ces natures déjà si obsédées par leur mission, difficile, grosse de responsabilités. Et moi, qui cherchais le bonheur parmi eux, je ne vois que déception : je comprends aujourd'hui que la distance qui sépare le capitol de la roche tarpéienne est fort restreinte. Adieu mes rêves, je ne vous crois plus.....

Je veux, désormais, goûter la sainte ivresse de la quiétude dans la douce atmosphère de la campagne. Oui qu'elle est belle et délicieuse cette campagne pour un être désillusionné comme je le suis. Là, les aridités de la vie sont inconnues, les vastes ambitions ignorées, le mérite a ses franches coudées. Là, les raffnements d'une civilisation efféminée n'ont pas déroulé leur voile de langueur et de molesse : point de servitude et de vaselage ; point de ces petites dominations dont le joug abâtardi fatigue tant la volonté d'un homme libre ; point de ces écrasements des petits au profit des grands. Là, tout est rangé dans une parfaite égalité. L'esprit de caste, avec ses sottises prétentions, ne va pas répandre le venin de la

zizanie au milieu des familles ; tout est pur dans la pensée, vrai dans le sentiment.....

O heureuse, trop heureuse classe de cultivateurs ! Combien votre bonheur, insaisissable pour moi, me fait soupirer. Petits monarques dans vos domaines, vous commandez fièrement à la misère, à l'ennui, à la haine, ces infâmes habitants des villes. Vous lancez un défi méprisant à la sournoiserie du petit parvenu des villes, qui traîne toujours derrière lui la chaîne honteuse de ces courbettes, de ses flatteries, de ses bassesses, cause unique de son succès. Pour vous, le dandy décaqué, qui se donne des airs de grandeur, n'est qu'un individu voué au mépris, et vous savez écraser sa suffisance. Dans votre liberté absolue vous, braves gens, vous n'attendez des faveurs que du grand Maître, le maître de l'univers. Que de dons, aussi, il vous accorde ! L'abondance habite vos demeures, l'aimable tranquillité vous accompagne partout, et vos travaux ne portent pas l'empreinte de l'esclavage. En effet, si vous travaillez, c'est parce que hommes, vous tombez sous le coup de la grande loi de la nature. La terre semble multiplier ses agréments pour charmer l'heure de vos occupations : le soleil, les brises parfumées, les chantres ailés, les saines exhalaisons de la prairie, tout est là pour vos délices continuelles et vous tenir dans un délectable oubli de vos fatigues.

C'est donc à la campagne que j'irai vivre et

mourir, puisque dans ce séjour mon cœur trouve l'image de la félicité la plus parfaite que l'homme puisse rêver ici-bas, puisque là habite déjà comme une partie de moi-même, l'ange que l'Éternel a envoyé sous la figure d'une gracieuse jeune fille pour embaumer mes jours de joie et de tendresse. Périront mes idées de gloire ! C'est dans l'humble condition de l'homme des champs que je veux filer les jours de mon existence. Tels ont été mes pères, et ils furent heureux !... .. tel je serai un jour.

J. G. BOISSONNEAULT

DERNIER ADIEU

(POUR LE *Glaneur*)

Où es-tu Cléophas, ami de ma jeunesse,
Fier enfant que j'aimai du profond de mon cœur ?
Vers quel pays lointain, ta jeune âme en détresse
A-t-elle pris l'essor ? Es-tu resté vainqueur

Dans la lutte derrière et ton vol de colombe
A-t-il atteint les cieux ? Et dis-moi donc, enfant,
Ce que Dieu nous réserve au-delà de la tombe,
Et s'il faut croire enfin que le dernier instant

Sera le coup vengeur qui brisera nos chaînes,
Et s'il faut croire aussi que les cieux étollés
S'ouvriront lumineux pour nos âmes sereines,
Et si l'on revivra sous les tombeaux scellés ?

Enfant que je connus à peine au seuil de l'âge,
Lorsque ton œil ravi, souriant au bonheur,
N'avait fait qu'entrevoir, à travers le feuillage,
L'aspect dissimulé de l'avenir en fleur ;

Enfant qui tout joyeux laissait ouvrir son âme,
Au souffle parfumé des brises du printemps,
Comme s'ouvrent heureux sous le soleil en flamme
Le bouton de la rose et les cœurs innocents.

Pourquoi donc un matin ouvrant ton aile blanche,
As-tu fui loin de nous pour les sphères d'en haut ?
L'ouragan déchaîné brisera la pervenche,
Mais quel vent a pu souffler si tôt ?

Dans un moment d'angoisse avais-tu vu l'abîme
Où vont tourbillonnant, nos espoirs et nos vœux,
Et désespéras-tu ? Ou bien, vision sublime,
En un songe riant vis tu l'ombre des cieux ?

Qu'importe tu connais maintenant le mystère,
L'énigme de la vie ; et tu peux jouir enfin
Des splendeurs de là-haut. Tu vis loin de la terre,
Où dans l'ombre et la nuit nous cherchons tous en vain.

Car tu dois te nourrir de la science éternelle,
Douce et grande lumière aux reflets si nouveaux ;
Tu dois connaître enfin ! Car pour l'âme immortelle,
Il faut la paix sereine au delà des tombeaux ;

Il faut la paix du cœur, il faut la certitude,
Et tout cela c'est Dieu, c'est l'être créateur,
C'est ton père et le mien, c'est la béatitude !
C'est le rêve infini rayonnant de splendeur !

Oh ! sois heureux enfant dont le souvenir doré,
Ainsi que le soleil mon cœur sombre et durci.
Mais laisse quelquefois, comme un rayon d'aurore,
Chanter ton âme en moi, car il fait noir ici.....

Enfant regarde un peu comment on vit sur terre,
Où le sourire hélas ! va finir dans les pleurs,
Où le vent de la mort, ténébreux et colère,
Ternit tout de son souffle et les fruits et les fleurs,

Où l'homme inassouvi ne poursuit que les ombres,
Où nous allons fondant, sur les ruines d'hier,
Des châteaux, qui demain ne seront que décombres,
Où tout va se perdant sous les flots de la mer.....

JOSEPH GAGNON

LE DINER OFFERT ET ACCEPTÉ

(POUR LE *Glaneur*)

Lors de la guerre de Charles V contre l'Angleterre, les troupes anglaises commandées par Jean de Grailly, captal de Buch, étaient abondamment pourvues de provisions. Le brave Duguesclin, qui avait été envoyé contre Grailly, manquait au contraire de munitions et ne disposait que de peu de vivres pour ses soldats.

Retranchés dans une position très forte, les Anglais narguaient sans cesse leurs adversaires sur leur pitoyable état.

Un jour que le captal avait fait préparer un festin pour ses chevaliers, il envoya un héraut vers Duguesclin afin de l'inviter à venir prendre part à leur joyeuse réunion.

L'envoyé anglais, croyant par sa mission pouvoir ridiculiser le connétable, se présenta dans le camp français, avec une arrogance qui n'avait d'égale que la fierté de son maître. Il demande à parler à Duguesclin; on le conduit dans

sa tente, et le héraut lui tient ce discours :

“ Jean de Grailly, mon chef renommé, vous salue par ma voix. Je viens vous prier de sa part de bien vouloir vous rendre à un magnifique repas qu'il doit donner aux principaux dignitaires de sa courageuse armée. Il connaît votre piteux état, et agissant avec la noble charité qui caractérise tout sujet anglais, il veut vous faire goûter à des mets délicieux et déguster les liqueurs de votre Champagne. Bref, il se flatte de vous procurer d'agréables moyens de distraction.”

A ces paroles emphatiques, Duguesclin se contente de répondre : “ J'irai.”

Le héraut se retire en riant à gorge déployée : “ Par saint Georges ! se dit-il, voilà un homme laconique ; ce n'est pas la peine de le vanter si fort car il ne paraît pas homme d'action, jamais Albion n'eut moins à redouter. ”

Cependant Duguesclin réunit ses compagnons ; il promène un regard satisfait sur leur bonne tenue et leur adresse ces paroles :

“ Soldats, il est arrivé ce jour solennel et terrible qui doit être marqué par la défaite des ravisseurs de la Guyenne. Depuis plusieurs jours nous avons été l'objet de leur mépris, eh bien ! l'heure de la vengeance a sonné. Les Anglais ont cru que notre calme était celui de la terreur ou plutôt ils croient que le manque de nourriture

a diminué et nos forces et notre courage. Que n'ont-ils pas fait pour redoubler notre misère ! Quelles vexations, quelles injures nous ont-ils épargnées ? Ils se confient en leurs provisions de guerre, ils se rient de notre faiblesse et de notre silence. Mais n'est-ce pas qu'ils ont compté sans notre patriotisme ? Malheur à eux ! la coupe est pleine, elle va déborder.

Soldats, le héraut qui vient de me quitter était chargé par Grailly de m'inviter à un succulent repas, j'ai accepté, mais vous m'accompagnerez : vous vous sustenterez avec les aliments de vos ennemis. Pensez à votre roi, à l'honneur qui rejaillira sur vous et sur votre chef. Allons punir les oppresseurs, frappez-les tous, et qu'un seul cri sorte de vos poitrines comme il sort en ce moment de la mienne : mort aux Anglais !”

Enthousiasmé par cette allocution, la petite armée française s'élança sur les retranchements ennemis, culbute les sentinelles et surprind les Anglais, dans une salle richement décorée, où déjà l'on avait crié bien fort : *A demain les affaires sérieuses*. Les convives, surpris et terrifiés par cette attaque impétueuse et soudaine, s'enfuirent de tous côtés. Après s'être assuré de la garde des positions conquises, Duguesclin prit à son tour place à table avec ses premiers lieutenants ; et les valets du captal Grailly, maugréant d'être

forcés de servir les vainqueurs, pensaient en eux-mêmes que, tout en remplissant son engagement, Duguesclin leur faisait éprouver en maître la justesse du vieux proverbe français : *Rira bien qui rira le dernier.*

GEORGES AVILA MARSAN

LE RÊVE

(POUR LE *Glaneur*)

Dans le sable blanc de la grève,
Nous nous sommes assis tous deux,
Tandis que le soleil achève,
Superbe, son cours radieux.

Là-bas, la lune qui se lève,
Montre son disque monstrueux—
Lisette, c'est l'instant du rêve..
Rêver n'est-ce pas être heureux ?....

A ces mots de sa lèvre fine,
S'échappe un sourire charmant,
Et sa tête tombe et s'incline...

Mais voilà que tout en rêvant,
Elle dit bas à mon oreille :
—Rêver n'est rien si l'on s'éveille!....

J. B. CHATRIAN

DIFFICULTÉS

I

ÉNIGME

Oui, quoique sur ma tête on cogne,
Et qu'on me frappe sans vergogne,
Je suis utile, assurément.

Toute l'année, une cohorte
De besogneux ouvre ma porte,
Pour me demander de l'argent.

Si je ne suis pas dans un drame,
Il ne sera qu'un corps sans âme,
L'auteur le sait parfaitement.

Mais si, par moi, l'auteur prospère,
Pour le soldat, c'est le contraire,
Car il me hait subséquemment.

Quand sous la peau je me présente
Et que la guérison est lente,
Je fais souffrir horriblement.

On trouvera, (drôle de chose),
Que, grâce à la métamorphose,
Je ravigotte un aliment.

II

PROBLÈME

Jean se rend à la prison et demande à voir Baptiste, un prisonnier.

— Quelle relation y a-t-il entre Baptiste et vous, demande le geôlier ?

— Je n'ai ni frère, ni sœur, mais le père du prisonnier est le fils de mon père répond, Jean.

Quelle est le degré de parenté entre Jean et Baptiste ?

III

CHARADE

Mon premier dans les airs lève sa noble tige,
Mon second s'y propage et mon tout y voltige.

IV

DEVINETTE

Une file de voitures stationne le long d'une chaussée.
A quoi voyez-vous que leurs cochers sont économes ?

Adressez les solutions à Pierre-Georges Roy, directeur
du *Glaneur*, boîte postale 55, Lévis.

Spécifique Antiasthmatique

—DU—

Dr. NEY

Pour le soulagement et la guérison de
l'ASTHME, de la BRONCHITE, du
CATARRHE, du CROUP,
etc., etc., etc.

Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU Dr NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de nombreux témoignages. Faute d'espace, nous ne donnons que quelques extraits de deux de ces attestations.

La Rév. Sœur A. Boiré, de l'Hôpital Général de Saint-Boniface, Manitoba, dit:

"..... Quant à l'effet de votre *Spécifique Antiastmatique* je crois qu'il vaut ce qu'il promet. S'il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."

St-Boniface, 8 juin 1887.

SŒUR A. BOIRÉ.

Le Dr G. Desrosiers écrit, le 15 nov. 1890:

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave dans la personne d'un vieillard de 72 ans, asthmatique invétéré depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis aspirer la fumée du *Spécifique Antiasthmatique du Dr NEY*, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à me louer de l'usage de cette excellente préparation.

St-Félix de Valois.

G. DESROSIERS, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens, en boîtes de
50 cts et de \$1.00.

— Franco par la malle sur réception du prix.

SEUL PROPRIÉTAIRE:

L. ROBITAILLE, PHARMACIEN

JOLIETTE, P. Q.